

Québec sur Loire

Johanne Larue

Numéro 182, janvier–février 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/49557ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Larue, J. (1996). Québec sur Loire. *Séquences*, (182), 10–11.

Vu le nombre peu imposant de longs métrages présentés au cours du festival, il est difficile d'en tirer des thèmes communs. Seules cinq premières québécoises étaient inscrites au programme, le reste de la sélection étant composé de films ayant déjà été présentés au Festival des films du monde ou ailleurs.

Du côté des découvertes, *Le Péril jeune* nous a le plus emballés. Qu'importe si Cédric Klapisch présente des images granuleuses qui finissent pas lasser, qu'importe également si le regard nostalgique n'est pas toujours empreint de vérité. Car les comédiens sont si crédibles, si proches de leurs personnages, et certaines situations si attachantes et cocasses, qu'on se laisse séduire par ce petit film sincère, tendre et émouvant. Klapisch possède ce don précieux de ne pas se prendre au sérieux, d'où une mise en scène alerte, ludique et enthousiaste.

Tout le contraire de *Mi-fugue mi-raisin*, de l'Espagnol Fernando Colomo, un récit d'initiation à l'hétérosexualité effroyablement moralisateur et homophobe par-dessus le marché.

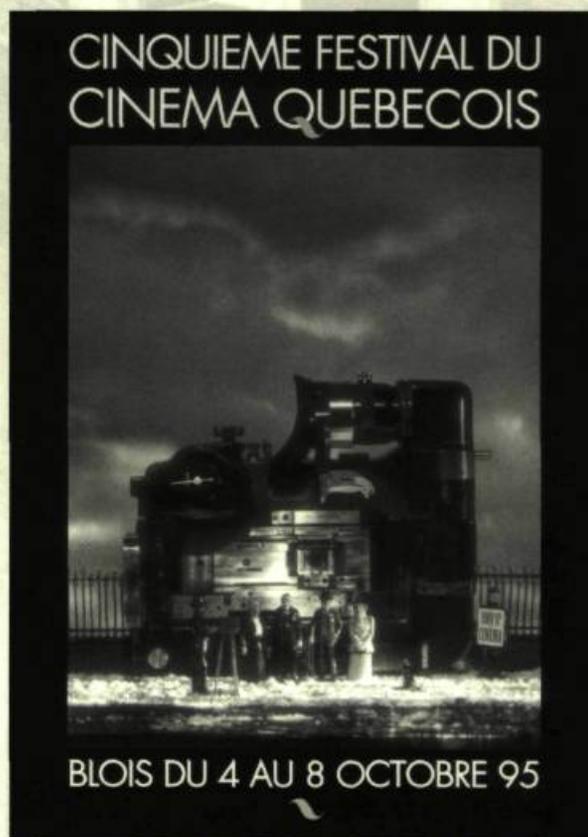
À leur sortie, nous reviendrons plus en détail sur *Augustin*, la délirante comédie d'Anne Fontaine, avec l'inimitable Jean-Christien Sibertin Blanc, *Hell Bent*, le film controversé de John Kozak qui, sur certains points, n'est pas sans rappeler *Kids* de Larry Clark, et *Les Apprentis*, le nouveau film de Pierre Salvadori. Malgré un scénario intelligent et la présence de comédiens disponibles, ce film inégal, nous fait regretter le très caustique *Cible émouvante*, son premier long métrage.

Dans l'ensemble, la qualité des œuvres proposées ne valait peut-être pas celle de 1994. Mais ne soyons pas trop sévères, car même cette année, l'audacieux, l'inusité, le risqué, l'inattendu et le divertissant étaient au rendez-vous.

En 1996, ce petit festival célèbre sa quinzième année d'existence. À la croisée des chemins entre la fin de l'adolescence et les débuts de la maturité, on se demande quel tournant prendra maintenant l'événement. Devra-t-il demeurer une manifestation cinématographique modeste assujettie aux coupures budgétaires ou, au contraire, s'arranger pour bâtir son avenir sur de plus solides fondations?

Élie Castiel

Québec sur Loire



On ne peut s'imaginer festival à la fois plus simple... et plus surréaliste. Non, vraiment, ça tient du miracle ou de la poésie. Des salles comblées par un bel après-midi ensoleillé sur les rives de la Loire? Des écoliers et des madames françaises venus voir des films québécois? En prime, pas l'ombre d'un dignitaire et qu'une poignée de journalistes d'ici. C'est donc

dire que le public est vrai, curieux et local. Il s'extasie ou ne comprend pas, chuchote des questions au voisin ou acquiesce de la tête, mais surtout, il converse ferme après le spectacle. Et c'est alors que le Festival de Blois prend tout son sens et nous désarme: la candeur avec laquelle certains spectateurs nous questionnent vaut mille sommets sur la culture et autres cours de

cinéma. Cela se fait tout bonnement sur la rue, à la sortie du Lobis, ou au bar de la Halle aux Grains (le *hangout* du festival), en autant que l'interlocuteur se montre disponible et se dise Québécois. Nos créateurs — et les critiques! — ont rarement l'occasion, ici, d'échanger de la sorte avec le public. Vous l'aurez deviné, j'ai complètement craqué!

En fait, je m'attendais à tout sauf à cette ouverture d'esprit, ce manque de décorum rafraîchissant, cette espièglerie de l'intellect qui, jour après jour, témoignaient d'un véritable enthousiasme. Sans parler de la générosité de ces cousins français qui auraient très bien pu aller, dans le bas de la ville, se taper un film américain ou le plus récent Almodóvar, que j'ai d'ailleurs raté.

Va pour le côté «simplicité» de l'affaire. L'aspect surréel de l'entreprise, quant à lui, vient de la juxtaposition incongrue de notre imaginaire québécois, en grande partie urbain, contemporain et adolescent dans l'âme, avec la France provinciale mais riche de son histoire et engrossée par des centaines d'années de culture. *Eldorado* et *Octobre* projetés à quelques pas d'un château qui abrita Catherine de Médicis? La reine Margot, la vraie, qui côtoie Pascale Bussières? Ça relève quasiment du paradoxe spatio-temporel! L'organisateur du festival, Sylvain Garel, n'a pas seulement conçu une magnifique rencontre cinéphilique, il s'évertue, année après année, à panser les plaies que nous a infligées Louis XIV et à drainer l'Atlantique pour rapprocher nos deux rives. Parce que, soyons francs, si les Québécois savent tout des Français (ou presque), au point de pouvoir imiter l'accent de Marseille, en revanche, nos cousins, eux, ne savent rien de nous. Cela m'a longtemps frustré... mais Blois remédie de belle façon à cette injustice toute coloniale. Plus! Le festival m'a permis de voir ces écrans blancs, où l'on projetait nos films, comme de grandes tables rases, de beaux écritoirs vierges. De grands espaces (pas les mêmes qu'on s' imagine) où nos cinéastes ont la chance de discourir et de nous inventer en images, sans le salmigondis de ces voix du passé pour venir les contre-



Octobre

dire. Et sans l'avis de ces comités de production qui espèrent toujours trouver la bonne formule pour vendre nos films à l'étranger; comme l'idée de parler en français international, par exemple. Soit dit en passant, *Octobre* a remporté la Salamandre d'or (le prix du public) au Festival de Blois — à bon entendeur, salut!

Je me rends compte que je ne parle pas beaucoup des films que Sylvain Garel et son équipe ont retenus pour leur événement. C'est que vous les connaissez déjà, la programmation du Festival de Blois ressemblant beaucoup à celle des



Les Fleurs magiques

Rendez-vous du cinéma québécois qui se tiennent à chaque année à Montréal. On retrouve principalement une rétrospective des œuvres de l'année écoulée. Pour la forme, citons *Le Confessionnal*, *Liste Noire*, *L'Enfant d'eau*, *La Folie des Crinolines*, *La Liberté en colère* et *Yes Sir! Madame*, mais déplorons l'absence de *Zigraïl* qui aurait fait bonne figure au côté d'*Eldorado*. La palme revient cependant aux courts métrages, film et vidéo, les *Marie Dormante*, *Picoti Picota*, *Les Fins de semaine*, *Les Fleurs magiques*, *Le Lion et l'agneau*, *1837 secondes pour l'indépendance*, *Bridge*, *Ne parlez jamais avec l'inconnu*, *Shimmer*, etc. Non seulement parce qu'on pouvait enfin les voir mais parce que certains de leurs créateurs étaient présents, gracieuseté des organisateurs. Un rêve que

peu de cinéastes peuvent se payer avec leur portefeuille d'artiste. Le festival fut aussi le lieu d'une belle synergie permettant quelques rencontres au sommet: celle d'un bonimenteur du début du siècle avec un public conquis (un spectacle audacieux que l'on doit aux recherches d'André Gaudreault de l'Université de Montréal), celle d'une Pascale Malaterre venue présenter une installation vidéo érotique à des passants décontenancés, celle des cinéastes francophones d'Amérique et d'Europe venus réfléchir sur l'état de la production indépendante, et, enfin, celle de centaines de cinéphages branchés plâcotant sur l'internet!

Si vous avez toujours rêvé de visiter les châteaux de la Loire ou de goûter les vins de la région, je vous suggère de planifier votre voyage au pays de Jeanne d'Arc du 16 au 20 octobre prochain. Vous aurez alors, vous aussi, l'occasion de participer à notre conquête culturelle de la France... et voir les films québécois qui vous auront filé entre les doigts.

Johanne Larue